

Le mouvement des *harraga* – un traumatisme historique et politique qui dévoile la face cachée de l'Europe

Simona Emilia Pruteanu
Wilfrid Laurier University

Cet article se penche sur l'un des grands paradoxes qui caractérisent le mouvement de la mondialisation au XXI^e siècle : si l'on envisage la mondialisation comme la libre circulation des services, des capitaux, des marchandises et des savoirs, il faut, en revanche, admettre qu'elle ne facilite pas la mobilité des humains de la même manière. L'abolition des barrières commerciales ne s'est pas traduite dans l'abolition des frontières nationales. La preuve nous est fournie chaque jour par les nouvelles¹ qui présentent la tragédie d'une nouvelle catégorie de « citoyens du monde », les *harraga*, ceux qui essaient de franchir de manière illégale la mince frontière qui sépare l'Afrique du Nord de l'Europe, à savoir le détroit de Gibraltar. Ce phénomène social constitue depuis la fin des années 1990 le point de départ de nombreux reportages, albums photographiques, films et romans, non seulement en français mais aussi en espagnol².

Alors que les discours officiels catégorisent ces occurrences comme une simple crise de l'immigration illégale et réduisent les justifications des *harraga* à une remise en cause de l'ordre socio-économique inégal entre les pays, nous ne pouvons ignorer le symbolisme de ce mouvement de retour du Sud vers le Nord, bien des années après la décolonisation. Cet article examinera les liens profonds qui unissent l'Europe et le Maghreb et comment leur passé commun continue à avoir des répercussions sur les existences de ceux qui essaient de franchir les frontières. La figure des gens sans terre, les *harraga*, incarne un traumatisme historique et politique qui exige le dévoilement d'un pan du passé européen qui semble avoir été effacé de la mémoire nationale en Espagne et en France. En même temps, les démarches désespérées des *harraga* en vue d'atteindre l'Europe révèlent le véritable état actuel de leurs pays d'origine.

Nous avons choisi à titre d'exemples les romans *Partir* (2006) de Tahar Ben Jelloun et *Harraga* (2005) de Boualem Sansal puisque les deux constituent des analyses très fines de la réalité contemporaine du Maroc et de l'Algérie, respectivement, surtout dans leurs rapports avec l'Espagne et la France. Les personnages des *harraga* dans ces romans dévoilent, par leurs actes, la triste vérité que leurs gouvernements, et ceux

européens aussi, s'acharnent à cacher au reste du monde. En outre, la vie de ces *harraga* une fois arrivés en Europe témoigne du mélange d'attraction et de répulsion que l'européen entretient vis-à-vis de l'image de l'ancien colonisé. C'est pourquoi dans les deux romans on s'interroge sur la place de l'identité maghrébine dans la construction de l'identité européenne; le roman de Ben Jelloun surtout, insinue que l'Europe aimerait bien oublier que son visage aurait pu être très différent si la conquête arabe n'avait pas été arrêtée en 1492.

D'autre part, les auteurs mettent à l'épreuve, à travers leurs personnages les stéréotypes qui entourent l'identité féminine par rapport à celle masculine dans le contexte maghrébin. Les deux romans brouillent les limites entre sphère intime et sphère publique afin de montrer la complexité de la réalité des *harraga* aussi bien que la difficulté de la dévoiler entièrement et avec justesse.

Les harraga ou à la poursuite de la dignité humaine loin de chez soi

L'étymologie du mot *harraga*³, couramment utilisé sous cette forme en français, en anglais et en espagnol, renvoie à l'arabe algérien, plus précisément à la conjugaison au pluriel du verbe *ḥarrāga* qui se traduirait par « qui brûlent ». Ce mot a reçu une nouvelle connotation à la fin des années 1980 dans la presse algérienne qui couvrait les déboires des migrants subsahariens⁴. Désormais, le mot *harraga* renvoie à un phénomène social tout aussi bien que la pratique spécifique associée à ce type d'immigration illégale, à savoir la destruction de ses documents d'identité par le feu. Le but des *harraga* est de retarder la déportation le plus longtemps possible s'ils se font attraper par les polices de frontière, puisque, sans passeports, on ne saurait dire s'ils viennent du Maroc, de la Tunisie ou bien de l'Algérie. Le fait que le nom *harraga* trouve ses origines dans un verbe qu'on pourrait qualifier de performatif, selon la théorie de John L. Austin⁵, a contribué à la création de tout un champ sémantique entourant cette réalité, tel que le remarque Catherine Mazauric : « Cette création lexicale basée *a priori* sur une geste tout à la fois pragmatique et allégorique, consistant à se dépouiller de son identité antérieure en brûlant ses papiers avant l'embarquement, fait l'objet de gloses multiples et de jeux de mots plurilingues en cascade » (*Mobilités d'Afrique en Europe* 36).

Dans la réalité socio-politique, les « brûleurs », comme ils sont aussi appelés en français au Maghreb, sont des jeunes hommes et femmes désenchantés par le manque d'avenir de leurs pays. Bien qu'il y ait de nombreux cas de pauvreté extrême parmi ceux qui tentent la traversée, ce sont les représentants de la classe moyenne, les « diplômés chômeurs », comme on les appelle au Maroc, en Algérie et en Tunisie, qui se sentent davantage abandonnés par la politique de leur gouvernement. Au Maroc ils se sont réunis depuis 1991 sous l'égide de l'Association nationale des diplômés chômeurs du Maroc (ANDCM), association qui est à l'origine d'un mouvement social qui incarne, selon Myriam Catusse « l'échec de l'utopie de l'État développementaliste et employeur.

La fin également du mythe d'une éducation égalitaire, creuset éventuel d'une mobilité sociale » (« Maroc : un fragile État social » 193).

La motivation des *harraga* d'Algérie se trouve derrière le manque de liberté et d'épanouissement individuel qui caractérise le mal de vivre de plusieurs générations depuis l'introduction du visa obligatoire pour la France en 1986. C'est pourquoi la plupart rêvent de « brûler les frontières » à la poursuite du bonheur plutôt que de l'argent, comme le constate Mohammed Kouidri, professeur à la Faculté des Sciences Sociales d'Oran, dans un entretien pour le journal *Le Monde* : « *Le harrag est en train de devenir un archétype d'une partie de notre jeunesse. Au début, on pensait que c'était la misère qui les poussait à partir mais en réalité c'est surtout le rêve d'un autre mode de vie* »⁶ (« Harraga, la jeunesse désenchantée d'Algérie », s. p.).

Ces deux tendances sont parfaitement incarnées par les personnages des romans de Ben Jelloun et de Sansal : dans *Partir*, Azel ne rêve que d'avoir enfin de l'argent et un emploi stable, un idéal pour lequel il est prêt à se prostituer, physiquement et moralement : « *je traverse la frontière, je me dirige vers d'autres lieux muni d'un contrat de travail, je vais enfin gagner ma vie* »⁷ (73) ; dans *Harraga*, le jeune frère de Lamia, Sofiane, est persuadé que le droit de choisir et le bonheur individuel sont l'apanage de l'Occident : « *Je veux trouver la liberté et la joie de vivre. Ceux qui nous ont précédés le jurent par Allah, c'est là-bas, en Occident, que ça se joue* »⁸ (23). Néanmoins, alors que le roman de Ben Jelloun suit l'itinéraire du personnage rongé par l'obsession de partir et le prix qu'il lui en faudra payer, le roman de Sansal décrit la situation des *harraga* du point de vue de ceux qui choisissent de rester derrière, et qui deviennent, grâce à leur combat, des *harraga* symboliques.

Le retour du refoulé – l'héritage africain de l'identité européenne

Reconnu en tant qu'écrivain engagé, militant dans ses œuvres contre le racisme affiché par la France envers ses citoyens d'origine maghrébine, Tahar Ben Jelloun aborde de nouveau le thème de l'immigration avec *Partir*, mais cette fois-ci par le biais de l'immigration illégale du Maroc vers l'Espagne, pays qui, par sa location, représente pour tout Africain la porte d'entrée de l'Europe. Ben Jelloun interroge dans ce roman l'identité européenne « renouvelée » que l'Espagne affiche depuis les années 1990, une identité qui ne fait pas de place pour l'histoire qui l'a jadis reliée à son voisin africain, le Maroc, du temps d'Al-Andalous⁹. Dans son analyse de *Partir*, Lara Dotson-Renta remarque la perspicacité de Ben Jelloun en ce qui concerne les métamorphoses des modèles d'immigration au milieu des années 1990. Alors qu'il pourrait sembler loin du sujet habituel de l'immigration marocaine en France avec un roman sur l'obsession d'un jeune marocain avec l'immigration en Espagne,

Tahar Ben Jelloun retraces the map of Moroccan movement in Europe, while linguistically and thematically including Spain in French immigration discourse. Spain's 'problem' is no longer its own; it is now Europe's problem. As a consequence of becoming part of the EU, Spain has become part of the route of immigration as well. It is constantly reminded that its borders are no longer simply Spanish, but European, and thereby a gateway¹⁰. (Lara Dotson-Renta, *Immigration* 44)

Julianne Tauchnitz fait une réflexion similaire sur le roman de Boulem Sansal, *Harraga*, en notant que si l'action du roman se déroule en Algérie, il est tout aussi évident que la situation du pays est largement contextualisée, dès la lecture du paratexte. Selon Tauchnitz, le titre même ouvre sur le monde « puisque *harraga* est un phénomène qui noue le soi et l'autre » (« La Politique de la relation » 254). Ensuite, la dédicace « *À la mémoire de Daniel Bernard* » place ce roman dans un contexte à la fois européen et international. Daniel Bernard est un ambassadeur ayant représenté la France en Angleterre et en Algérie, mieux connu pour la polémique suscitée en 2001 par ces remarques sur Israël lors d'un dîner privé chez Conrad Black¹¹ : « All the current troubles in the world are because of that shitty little country Israel »¹² (« 'Anti-Semitic' French envoy under fire » s.p.). Le diplomate ne s'est jamais excusé d'avoir fait ces remarques et, malgré les demandes de démission de la part de la communauté internationale, le gouvernement français réassigne Bernard à l'Algérie en 2002. Selon Tauchnitz, cette dédicace de Sansal doit être lue de manière sarcastique, comme un avertissement sur l'arbitraire des décisions des grands pouvoirs. En même temps, tout comme Ben Jelloun, « Sansal montre clairement que ce roman est à situer dans un contexte non restreint à l'Algérie, mais lié à la France, à l'Europe » (« La Politique de la relation » 254).

Avec le retour à la démocratie après la fin de la dictature de Francisco Franco dont la politique avait causé l'isolement du pays, l'Espagne a essayé de retrouver une position centrale au sein de l'Union Européenne, à travers la mise en place d'un « projet socio-économique d'européanisation » (Lara Dotson-Renta, *Immigration* 3). C'est en 1992 que ce projet a débuté avec le choix de l'Espagne comme hôte de l'Exposition Universelle de Séville et des Jeux Olympiques d'été de Barcelone. Ces événements, coïncidant avec la célébration des cinq cent ans depuis la « découverte de l'Amérique » par Christophe Colomb, marquent aussi le début de l'histoire moderne de l'Espagne, qui se redécouvre désormais un passé d'ancien pouvoir colonial, exclusivement européen et chrétien.

Ce projet de raffermissement identitaire a eu pour conséquence une consolidation de la position économique de l'Espagne, tel que le témoignent les journaux de l'époque. Un mois avant l'ouverture de l'Exposition Universelle en 1992,

le journal *National Geographic* établissait une analogie évidente entre le dévoilement de cette nouvelle Espagne et son ascension économique, tout en scellant l'appartenance incontestable du pays au continent européen. Le long titre de l'article « Transformed Spain Finds Place on Cultural Map: Europe: In a single generation, the country has gone from rags to riches. Summer Olympics and Expo '92 bring sweeping changes »¹³ rappelle brièvement qu'il fut un temps où l'appartenance de l'Espagne à l'Europe était sérieusement mise en question. Pendant le Moyen-Âge, l'Europe n'avait pas regardé d'un œil favorable cet ancien royaume Maure qui ne parvenait pas à expulser la totalité de ses habitants musulmans et juifs, alors qu'en 1816, le diplomate français Dominique Georges Frédéric Pradt écrivait dans ses *Mémoires historiques sur la révolution d'Espagne* :

C'est une erreur de la géographie que d'avoir attribué l'Espagne à l'Europe ; elle appartient à l'Afrique : sang, mœurs langage, manière de vivre et de combattre ; en Espagne, tout est africain. Les deux nations ont été mêlées trop longtemps [...], les Carthaginois venus d'Afrique en Espagne, les Vandales passés d'Espagne en Afrique, les Maures séjournant en Espagne pendant 700 ans, pour qu'une aussi longue cohabitation, pour que ces transfusions de peuples et de coutumes n'aient pas confondu ensemble les races et les mœurs des deux contrées. Si l'Espagnol était Mahométan, il serait un Africain complet ; c'est la religion qui l'a conservé à l'Europe (168).

Puisque la foi catholique est le gage de l'identité européenne de l'Espagne on comprend pourquoi dans le roman *Partir* de Ben Jelloun les personnages utilisent plutôt les termes « le musulman » ou « le chrétien » au lieu des adjectifs de nationalité « Marocain » et « Espagnol ». Ben Jelloun met en lumière la méfiance de l'Espagne envers l'Autre qui n'est plus simplement l'étranger, mais aussi l'autre « musulman », un spectre lui rappelant une histoire de domination qui aurait pu changer la face de l'Europe. Le personnage principal, Azel, qui essaie désespérément de quitter le Maroc, est mis en garde par un autre immigrant illégal sur l'accueil peu chaleureux que l'Espagne réserve aux immigrants dont la religion rime avec danger :

[...] le pays va vite, l'Europe le tire vers le haut et l'éloigne de nous, avant on pensait qu'on était proches, je veux dire que nous étions voisins, quatorze kilomètres, quatorze petits kilomètres, quatorze malheureux kilomètres nous séparaient, en vérité il y a des milliers de kilomètres entre eux et nous, pour eux Marocains veut dire musulmans, ils se souviennent de ce que disait l'Église des

musulmans, rien de très bon il faut dire, alors nous sommes musulmans, pauvres, sans papiers, donc dangereux [...] (158).

Dans ce passage, Ben Jelloun souligne la confusion qui règne dans l'opinion publique, surtout après les attentats du début des années 2000, entre identité maghrébine, identité arabe et identité musulmane. Selon Jean-François Troin « les musulmans arabes ne constituent que moins d'un quart des musulmans dans le monde » (« L'identité arabe » 533), alors que plusieurs études scientifiques indiquent que si la majorité des Maghrébins s'identifie culturellement aux Arabes, ils seraient ethniquement plus proches des Berbères et de certains Européens qu'ils ne le sont des Arabes¹⁴. Le roman de Sansal montre lui aussi comment une identité peut parfois « s'acquiescer » malgré soi à cause de multiples cohabitations sur le même territoire. Employant l'image de la maison familiale de Lamia comme métaphore pour l'Algérie, l'écrivain lui prête une histoire marquée par des figures comme Moustafa, le fondateur turc, Louis-Joseph de la Buissière, le colonel français converti à l'islam, Ben Chekroun le Juif et même par un immigrant de la lointaine Transylvanie. Néanmoins, seulement le souvenir du fondateur perdure dans la mémoire collective et les habitants du quartier de Lamia se réfèrent à la famille de celle-ci de manière métonymique : « ... les gens du quartier disent *la maison Moustafa* en parlant de nous » (*Harraga* 66) ce qui fait sa dernière habitante conclure que « rien n'est plus relatif que l'origine des choses » (74).

En même temps, la citation de Dominique Georges Frédéric Pradt rappelle l'image de l'Espagne en tant qu'un pays vu avec condescendance par les autres grands pouvoirs européens, le même regard qu'elle porte sur le Maroc aujourd'hui. Si l'Espagne est devenue « la terre promise » pour les immigrants africains, Ben Jelloun rappelle que ceci s'est produit seulement à partir des années 1980, alors que durant la dictature de Franco c'était le Maroc qui voyait l'Espagne comme un pays arriéré, tel que le rappelle un personnage du roman *Partir* : « Je les connais, les Spanioulis, des pauvres qui sont devenus riches et ont oublié qu'ils ont été pauvres, je me souviens, mon père me racontait que les Spanioulis venaient chez nous comme des mendiants » (155).

Ben Jelloun insère plusieurs leçons d'histoire fictionnelle basée sur des faits réels dans son récit, comme les extraits du journal intime d'un Espagnol qui avait fui le régime de Franco dans les années 1950 en se réfugiant à Tanger. Le personnage assume même la paternité de la première *patera*¹⁵ de l'histoire de l'immigration hispano-américaine : « Je tenais à raconter l'histoire de cette *patera* du mois de juin 1951. Elle est unique, historique » (205). Ce renversement de positions par rapport au présent, avec les Espagnols cherchant refuge dans un Maroc accueillant, attire l'attention du lecteur sur une « dette » symbolique que l'Espagne aurait contracté envers le Maroc, et qu'elle n'a pas encore honorée. Le traitement du rapport entre l'Espagne et le Maroc tout le long du roman est vu par Lara N. Dotson-Renta comme « an interesting operation of historical re-viewing. Tahar Ben Jelloun reminds the reader that in the past,

Morocco has been the one to view Spain as backward, while Spain has not always been so easily accepted by Western Europe at large »¹⁶ (42).

Quant aux *harraga* algériens qui peuplent le roman de Sansal, leur voyage est d'autant plus ardu et risqué, puisqu'ils doivent premièrement arriver au Maroc et ensuite tenter le passage en Espagne. Sansal ne se contente pas de décrire les affres de ces immigrants; il emploie la technique cinématographique du « zoom avant » pour donner à voir l'itinéraire que les *harraga* vont suivre de Ténéré, au sud du Sahara, jusqu'en Espagne. Grâce à l'introduction dans le récit de ce reportage que Lamia regarde sur la chaîne de télévision française Arte, et qui s'étale sur non moins de seize pages, Sansal met le lecteur devant une scène dynamique, qui se joue devant ses yeux :

Le passeur attend à Bordj Béji Mokhtar, sur la frontière algérienne, d'autres clandestins le rejoindront, venant d'autres pays, d'autres villages, d'autres misères, trois mille kilomètres à avaler dont deux en Algérie sous les balles des gouvernementaux et des troupes islamistes, et un au Maroc [...] puis la traversée du détroit sur des felouques reformées cédées à cinq cents dollars la pièce, on doit se mettre à trente pour rassembler le prix. Le passeur algérien passe la main à un intermédiaire marocain qui empoche pour l'embarcation et l'émission d'un signal en direction du continent, le passeur espagnol attend de l'autre côté (191).

Il faut remarquer la prolifération des détails qui construisent une certaine atmosphère, ouverte à de multiples interprétations, puisque le propre du reportage est de « faire voir », de donner un rapport sur des événements réels, à la différence du documentaire qui part déjà d'un point de vue qu'il faut élaborer¹⁷. Selon Catherine Mazauric, cette insertion du reportage dans la fiction, action qui lui enlève par conséquent sa qualité de « fait réel », ne viserait pas à rendre l'exactitude de la tragédie quotidienne des *harraga*, mais permet au roman de pointer vers « la réalité âpre et dure d'un monde 'misérable' d'avoir perdu ses valeurs de vue, en consentant chaque jour à l'inacceptable » (46).

Nous aimerions, par la suite, analyser les choix d'Azal et de Lamia dans quelques situations qui représentent « l'inacceptable » pour les héros, afin de montrer comment leurs choix altèrent leurs identités « préétablies » par la société et la culture de leurs pays. Tel que nous le montrerons, dans les deux romans, le mouvement social des *harraga*, à part raviver le jeu de pouvoir entre les pays dans cette ère de la mondialisation, met à nu et contredit bien des stéréotypes sur les rôles masculins et féminins au Maroc et en Algérie. Si l'identité sexuelle est traditionnellement associée dans ces pays avec certains comportements sociaux, religieux et économiques, les personnages de Lamia, de Kenza et d'Azal réagissent aux nouvelles circonstances de la

mondialisation, en endossant les rôles de l'autre « sexe ». Néanmoins, si Lamia et Kenza parviennent à se forger une identité d'autant plus forte dans leur combat, Azel devra payer un prix lourd pour son déguisement.

Mutation des rôles « traditionnels » entre hommes et femmes au Maghreb dans le contexte de l'immigration

Dans un entretien publié sur le site web de la maison d'édition Gallimard à l'occasion de la parution du roman *Partir*, Tahar Ben Jelloun explique le choix de son titre, ce verbe à l'infinitif qui, selon Gallimard, « sonne comme une idée fixe »¹⁸ : « Partir est un verbe plus fort qu'émigrer ou s'exiler : il donne à voir le mouvement, la détermination, laisse même imaginer le non-retour » (s.p.). Néanmoins, le personnage principal, le jeune diplômé au chômage, Azel, accompagne toujours son rêve d'émigration avec celui du retour, tel qu'on l'apprend des premières pages du roman : « Quitter le pays. C'était une obsession, une sorte de folie qui le travaillait jour et nuit. Comment s'en sortir, comment en finir avec l'humiliation ? Partir, quitter cette terre qui ne veut plus de ses enfants, tourner le dos à un pays si beau et revenir un jour, fier et peut-être riche, partir pour sauver sa peau même en risquant de la perdre... » (23). Les risques qu'Azel court sont identifiés dès le début du roman dans le récit de la mort de son cousin Nouredine. Celui-ci fait partie de vingt-quatre *harraga* qui se noient lors d'un passage, en partie à cause des conditions météorologiques et en partie à cause de l'indifférence de ceux qui auraient pu les aider, tant du côté marocain que de celui espagnol : « il s'était noyé lors d'une traversée nocturne où les hommes d'Al Afia avaient surchargé le rafiote. Vingt-quatre noyés en cette nuit d'octobre où la tempête fut une excuse à la non-intervention de la Guardia Civil d'Almería » (19).

L'humiliation à laquelle Azel fait référence dans le passage cité avant c'est l'impossibilité de s'affirmer en tant que l'homme de la maison, après la mort de son père, vu qu'il est incapable de maintenir sa mère et sa sœur. Issu d'une famille de la classe moyenne, Azel se distingue en tant qu'étudiant et obtient une bourse d'État pour faire des études de droit. Son avenir qui se préfigurait assez lumineux meurt en couches au moment où son oncle, l'avocat censé l'embaucher dans son cabinet à la fin de ses études, fait faillite. Les raisons derrière la ruine de l'avocat peignent un tableau sombre du Maroc des années 1995, vers la fin du règne de Hassan II, et font allusion au niveau atteint par la corruption dans le pays. Ayant refusé de se compromettre, l'oncle d'Azel se retrouvera puni par sa clientèle qui n'a pas autant de scrupules : « En fait, c'était parce qu'il refusait de faire comme tout le monde qu'il perdit la plupart de ses clients, qui lui firent une mauvaise réputation : 'Ne va pas chez maître El Ouali, il est intègre, avec lui pas d'arrangement, résultat, il perd tous ses procès !' » (22). C'est dans ces circonstances qu'Azel rejoint le grand nombre de diplômés chômeurs qui font la grève pendant un mois devant le Parlement à Rabat. Il renonce vite au militantisme et

commence à nourrir son projet de quitter le pays, pendant qu'il se laisse maintenir par sa sœur, Kenza: « Pour vivre, Azel dépendait de sa sœur, qui travaillait comme infirmière dans une clinique. Elle faisait des heures supplémentaires dans le privé, la clinique qui l'employait ne la payant pas assez » (31).

Le roman pose ainsi d'emblée une distinction entre frère et sœur qui ont assumé des rôles contraires à ceux que la société leur assigne d'habitude à la naissance, selon leur genre. C'est Kenza, la fille de la famille, qui fait vivre Azel et leur mère, et surtout, c'est la seule de tous les trois qui a le courage d'affronter la réalité de leur vie telle qu'elle est : « Kenza, elle, avait fait moins d'années d'études, travaillait et attendait des jours meilleurs » (64). Pendant qu'Azal échafaude des plans d'immigration clandestine, Lalla Zohra, leur mère, refuse de voir que son fils ne peut pas assumer ses responsabilités et continue d'entretenir des illusions à son égard, tout en négligeant Kenza: « Lalla Zohra faisait des rêves pour Azel, le voyait médecin ou haut fonctionnaire. [...] Lalla Zohra faisait mine de s'inquiéter pour sa fille qui ne trouvait pas de mari mais elle était surtout obsédée par l'avenir de son fils. Elle le gâtait, l'aimait de manière possessive » (64).

Il y a de fortes ressemblances entre les personnages féminins de notre corpus : Kenza est infirmière, alors que Lamia, la narratrice du roman *Harraga*, est médecin pédiatre à Alger. Outre la fonction symbolique de leurs emplois, qui suggère le pouvoir de la femme de guérir les maux de la société, on remarque tout de suite que Lamia et Kenza occupent des postes habituellement réservés aux hommes dans leurs sociétés. Le fait d'avoir pénétré de tels cercles témoigne de leurs capacités exceptionnelles, mais aussi de leur ténacité et résilience, puisque leur vie n'est pas rendue facile par leurs collègues ou supérieurs. Dans le cas de Kenza on apprend qu'elle préfère l'exploitation économique de son patron, qui lui offre le salaire minimum, à l'alternative offerte par le pays: « Elle préférerait cette situation qui la fatiguait à la dérive de sa collègue et amie, Samira, qui avait rejoint un réseau de prostitution qui taisait son nom » (31).

Dans *Harraga*, Lamia se retrouve en charge d'elle-même et de son petit frère Sofiane, après les décès subits de ses parents et de son frère aîné, Yacine. À la manière d'Azal, elle aussi a connu des difficultés et des déceptions à la fin de ses études, mais par contre, elle n'a jamais songé à abandonner la bataille : « J'ai accumulé les chagrins en poursuivant ma route cahin-caha. La fac, la misère des œuvres universitaires, la petitesse des condisciples, les tromperies en série, les enlisements, les piétinements au pied du mur, et la galère pour dénicher un job, un petit poste [...] Tout cela prend du temps, des années, et laisse des bleus » (42). Mise devant tous ces malheurs quotidiens, et après avoir subi la perte des trois des membres de sa famille en quelques mois, Lamia avoue avoir pensé au suicide. Cependant, sa personnalité forte et son courage l'emportent : « Puis, j'ai réagi. Je suis comme ça, je désespère pour rebondir » (48). Délivrée de l'autorité parentale et celle du frère aîné, Lamia refuse le mariage et s'obstine à vivre de manière indépendante dans une société qui la regarde comme une

proscrite. Malgré la peur qui règne dans le pays, elle fait preuve à plusieurs reprises de plus de courage que les personnages masculins qui se plient sous les menaces d'un régime accablant : « je suis une femme, une célibataire, une râleuse, je ne porte pas de voile, je n'ai pas de burqa, je marche comme un L, je réponds du tac au tac [...] » (225).

Même si Lamia admet que cette solitude totale lui fait parfois peur (32), elle refuse de se soumettre à la tradition du mariage qui traite les femmes de son pays comme une marchandise. Les amies de Lamia « ont été données » en mariage à l'âge de l'adolescence et depuis, elles « ont des journées de quarante-huit heures et encore douze en arrérages » (43) et ni leur vie, ni leur corps ne leur appartiennent plus.

Par contre, Azel n'a aucun problème au départ à concevoir son corps comme la seule marchandise viable dont il dispose pour enfin accomplir son rêve de « prendre le large [...] et d'enjamber la mer du détroit » (14). Il est même prêt à tenter les relations homosexuelles dans l'espoir d'attirer un touriste espagnol qui l'aidera à obtenir un visa pour l'Espagne. Quand il fait part de ses plans à son amoureuse, Siham, qui nourrit les mêmes espoirs, on remarque l'abdication volontaire d'Azel de son rôle d'« homme » :

Elle [Siham] lui avoua ensuite qu'elle cherchait à se marier avec un Espagnol ou un Français.

– Moi aussi, rétorqua Azel. Ce qui la fit rire et elle rectifia, une Espagnole ou une Française ! Il s'arrêta un instant puis dit sur un ton grave :

– Quelle importance à partir du moment où je réalise mon rêve. (37)

Azel deviendra l'amant de Miguel Lopez, un riche Espagnol, qui facilitera sa sortie du Maroc et qui, par amour pour Azel, consentira même à épouser la sœur de celui-ci, Kenza, dans le but de la faire venir en Espagne à son tour. Une fois en Europe, Azel a la nostalgie de son pays et il se rend surtout compte qu'il ne peut pas assumer cette double vie comme s'il ne s'agissait que d'un emploi temporaire. Il avoue son désespoir à son ami Abdeslam lors du retour au Maroc, à l'occasion du mariage de Miguel et Kenza : « Je ne vais pas bien, je ne sais même plus exactement ce que je suis dans toute cette histoire. Un *falso*, un faux sur toute la ligne, je passe mon temps à faire semblant, à fuir, il n'y a qu'avec Siham que je me sens à l'aise » (135).

La contrainte imposée par la société aux choix sexuels génère toute une thématique des fausses apparences, systématiquement exploitée par Ben Jelloun. Dans *Partir* il est intéressant de noter que plusieurs personnages marocains avouent leur homosexualité, souvent cachée par un mariage et des enfants. L'hypothèse pourrait être émise que l'écrivain essaie de démonter le stéréotype créé par la littérature occidentale du Maghrébin viril, qui ne connaît ni la délicatesse ni la tendresse, tel que Ben Jelloun écrit pour *Le Monde* :

L'homme méditerranéen ne sait que faire de sa virilité. Elle l'encombre, l'obsède, le dépasse. Il se sent alors obligé de l'exhiber et se tient prêt à la prouver... Cet attachement excessif aux vertus (réelles ou imaginaires, peu importe) de la virilité est suspect: il doit cacher quelque chose d'inavouable, une fragilité ou une angoisse profonde. Le Maghrébin est un être féminin, pas dans son comportement extérieur, mais dans le secret de ses émotions et de sa sensibilité¹⁹. (« Fragile virginité » 2)

Le fait qu'Azal éprouve lui-aussi le besoin d'arborer sa virilité est évident tout le long du roman, même dans ses rêveries, comme si cet attribut c'était le seul qui lui restait, vu son manque d'autorité et d'argent. Pendant une promenade dans le port, pendant laquelle il scrute les bateaux qui partent vers l'Espagne, Azal s'imagine dans les bras d'une touriste autrichienne, qui porterait le nom d'Olga, qui le repérerait parmi tout un groupe d'homosexuels, attirée par sa masculinité : « elle l'avait repéré de loin, elle avait flairé l'homme qui aimait les femmes. Elle ne s'était pas trompée » (42). Cette fantaisie élaborée montre non seulement le besoin d'Azal de s'échapper à la réalité sordide qui l'entoure, mais aussi sa peur de se sentir de plus en plus « émasculé ». Malheureusement, le choix de suivre Miguel et de devenir son amant ne fera que précipiter sa descente dans le désespoir. Lors d'une rencontre avec Siham – qui a réussi à trouver du travail légal en Espagne – il lui avoue être au bord d'une crise identitaire qui ébranle l'image qu'il a de lui-même en tant que « vrai homme » : « Je ne sais pas combien de temps je vais tenir. J'ai besoin de te voir plus souvent, j'ai si peur de finir par douter de ma sexualité » (87). On remarque l'inversement des rôles traditionnels entre ces deux personnages même en terre étrangère : c'est Siham, la femme dans le couple, qui n'a pas besoin de vendre son corps puisqu'elle a trouvé un travail légitime, et qui essaie de donner de la stabilité à la relation, même dans ces circonstances : « Ne t'en fais pas, il n'y a pas que la sexualité dans la vie. Pour moi, tu es d'abord Azal, l'homme que j'ai aimé et que j'aime toujours. Ce que tu fais pour gagner ta vie, je préfère ne pas y penser » (88).

Lorsqu'il découvre qu'Azal lui est infidèle, Miguel décide de se venger en lui infligeant une punition humiliante. Il force Azal à porter des vêtements féminins orientaux et de danser pour ses invités lors d'une soirée, en l'exhibant en tant que sa propriété personnelle : « il est simplement un très bel objet, un objet de toutes les tentations. [...] Il est à moi et pas question qu'on se le dispute » (112-113). Ce traitement « de pute » (113) déclenche la dépression d'Azal qui devra vivre avec sa plus grande crainte devenue réalité, l'impotence. Rongé par les remords et la honte, il ne peut plus satisfaire sexuellement ni Miguel, ni Siham. L'arrivée de sa sœur Kenza en Espagne en tant qu'épouse légitime de Miguel empire la situation puisque, encore une fois, c'est Kenza qui trouve du travail auprès de la Croix Rouge, et, à la différence de son

frère, elle gagne le respect et l'admiration de Miguel : « Miguel appelait Kenza 'l'épouse fantôme', il eut pour elle une sympathie immédiate, il aimait son énergie, sa détermination à s'en sortir et aussi son esprit ouvert » (142). Toujours est-il que ce « mariage blanc » reste une illégalité que les immigrants peuvent commettre grâce à des failles dans la législation, et pour laquelle, dans ce cas, Azel paie de son propre corps. Le fait que ces personnages, qui proviennent d'un milieu traditionnel, sont capables de concevoir le mariage non plus comme le début d'une vie de famille, mais plutôt comme une marchandise capable de leur acheter une nouvelle vie, dénote un changement dans la dynamique de l'immigration moderne, comme le remarque Lara N. Dotson-Renta :

Immigrants are reimagining sexuality and marriage not as romantic or foundational but as pragmatic and transmutable commodities. They are questioning and subverting the unity of European national identities by accessing and by literally and figuratively penetrating through spaces that are hidden, forbidden, or not openly acknowledged²⁰.
(*Immigration* 78)

Malgré cet apparent succès avec leurs démarches, qui différencie Azel et Kenza des *harraga* clandestins des *pateras*, la fin du roman se pose en avertissement pour tous ceux qui désirent « quitter » leur soi-même: Azel sera tué, tandis que Kenza, fatiguée par les déceptions de la « terre promise », planifie son retour au Maroc. C'est Moha le fou, Moha le sage, personnage d'un autre roman de Ben Jelloun, qui apparaît pour livrer ce message inquiétant en guise d'épilogue:

Ainsi vous voulez déguerpir, partir, quitter le pays, aller chez les Européens, mais ils ne vous attendent pas, ou plutôt ils vous attendent avec des chiens, des bergers allemands, des menottes et un coup de pied dans le derrière, vous croyez que là-bas il y a du travail, du confort, de la beauté et de la grâce, mais mes pauvres amis, il y a de la tristesse, de la solitude, de la grisaille, il y a aussi de l'argent, mais pas pour ceux qui viennent sans être invités. (*Partir* 146)

Sans avoir jamais quitté son Algérie natale, Lamia, le personnage principal de *Harraga*, semble partager l'avis de Moha le fou, Moha le sage. Bien qu'elle n'idéalise pas les conditions de vie dans son pays²¹, elle éprouve un mélange de pitié et de mépris envers le chemin emprunté par son petit frère, Sofiane: « Je les aurais bien dénoncés à la police si celle-ci n'était pas la cause de leur démence, toujours à les interpeller, à les palper, à leur cracher au visage, à les manipuler. Sur le chemin des *harragas*, on ne revient pas, une dégringolade en entraîne une autre, plus dure, plus triste, jusqu'au plongeon final » (46). Alors que le discours de Sofiane reprend le cri enflammé des immigrants qui

désirent atteindre l'Espagne ou bien mourir en essayant, Lamia garde sa lucidité et essaie, sans succès, d'y opposer « une forme d'héroïsme quotidien » (Mazauric 47) : « 'Mieux vaut mourir ailleurs que vivre ici !' » hurlait-il alors que je m'évertuais à le raisonner. 'Si on ne peut pas vivre chez soi, pourquoi aller mourir chez le voisin ?' disais-je sur le même ton » (45). Sansal ne manque pas l'occasion de rappeler que « chez le voisin » représentait une fois « chez soi », lorsqu'il mentionne « Gibraltar qui fut le djebel Tariq dans une autre histoire » (187). Les rapports étroits entre l'Espagne et le monde arabe sont conviés dans le roman par ce renvoi à la figure de Tariq ibn Ziyad qui mena la conquête arabe de l'Espagne entre 711 et 719, et qui donna son nom au détroit de Gibraltar.

Dans un article consacré à la métonymie de la vieille grande maison que Lamia occupe toute seule et qui menace de tomber en ruines, Ali Chibani émet l'hypothèse que le roman n'est pas l'histoire de Sofiane, qui est d'ailleurs absent pendant tout le récit, tant qu'il est l'histoire de Lamia et de tous les habitants de l'Algérie, le continent lui-même étant symbolisé par la maison avariée : « Sansal, par l'effondrement de la maison, réfère à l'ensevelissement dit atavique de l'Histoire en Afrique du Nord. Il semble que le peu de traces qui nous restent des dernières cultures à avoir marqué l'Algérie – souvent au fer rouge – soient vouées à disparaître. Il faudra alors la reconstruire, mais sur quelles fondations ? » (« La vieille maison » s. p.).

La solution de Lamia devant la peur et la solitude qui l'assaillent est de « s'improviser une nouvelle vie, de rebondir comme toujours » (168), puisque quitter le pays n'a aucun sens pour elle. Elle n'est pas prête à quitter sa maison/pays et devenir une intruse chez d'autres : « Et puis, qui a dit que je quitterais ma maison ! J'en mourrais, entre elle et moi il y a les liens du sang » (169). Malgré ces attaches, Lamia ne trouve plus d'affinité avec la société qui l'entoure, et c'est à ce moment-là qu'elle s'affilie, spirituellement, au groupe des *harraga*. Le soir où elle regarde le reportage sur Arte elle fait automatiquement un transfert mental et linguistique en choisissant de s'identifier avec les immigrants : « À la première image, j'ai vu qu'effectivement on parlait de nous, les gens sans terre, les *harragas*, les brûleurs de routes » (187). Selon Chibani, l'exil ne se réduit plus au simple déplacement, mais il inclut aussi cette solitude pour laquelle Lamia a opté, en tant que femme seule : « Il ne s'agit plus des 'routes' comme passages maritimes, terrestres ou aériens, mais aussi des lois, traditions et coutumes, de tout ce qui est contraignant, qui fait la Malédiction algérienne et qu'il faut fuir en changeant de patrie fût-il par le rêve » (« La vieille maison » s. p.). En songeant au fait que son frère avait une maison, l'appui financier de sa sœur, des amis et des habitudes, et qu'il a échangé tout cela contre un destin incertain, tant la situation en Algérie lui paraissait invivable, Lamia parvient finalement à comprendre Sofiane : « Je me sens du coup *harraga* dans le cœur » (205). Le roman s'achève sur la promesse de Lamia d'être une *harraga*, qu'on doit comprendre non comme une décision d'embarquer une *patera*, mais comme un cri de résistance. Avec tous les hommes de sa

famille morts ou partis, Lamia choisit de rester et de « rêver d'un monde nouveau » (271) incarné par la petite fille qu'elle décide d'élever comme sienne. Ce dernier geste montre un autre acte de courage de la part de Lamia qui transgresse les lois de la société traditionnelle : elle refuse le mariage et passe directement à la maternité.

Conclusions

Les deux romans que nous avons explorés emploient le thème des *harraga* afin de scruter plusieurs facettes de cette crise humanitaire à l'heure de la mondialisation. *Partir* de Tahar Ben Jelloun ne se limite pas à décrire la tragédie des immigrants clandestins qui, souvent, perdront la vie avant d'atteindre la côte espagnole; le roman dévoile aussi les jeux de pouvoir entre les pays qui sont réactualisés dans les rapports entre les personnages. En parlant de la relation homosexuelle entre Azel et Miguel, Ahmed Idrissi Alami conclut que *Partir* se situe dans un espace à part des récits sur la mobilité postcoloniale. Ces récits démontrent que le désir de l'Occident, vu au départ comme une quête d'émancipation et de la réalisation de soi-même, mènera à une forme destructive d'esclavage qui trouve ses racines dans un sentiment de honte envers sa culture :

This space becomes a diasporic landscape within the migratory context of postcolonial North African identity politics. It is a culturally fertile space in which the historical legacies and the ideological contours of the colonizer and colonized crisscross paths and cross-pollinate each other through Ben Jelloun's exploration of masculine sexuality, identity, and related social as well as sexual impotence. Tangier serves as an arena where indigenous trajectories of desire encounter the returned gaze of the Western (gay) male, the ex-colonizer/surrogate father²² (« Dialectics of Desire » 6).

Les deux romans attirent également l'attention sur les changements qui s'opèrent dans les statuts préétablis des sexes impliqués dans le mouvement migratoire, tant ceux qui partent, que ceux qui restent. Les rapports entre Azel et sa sœur Kenza ou bien entre Azel et son amoureuse Siham détournent les attentes traditionnelles de la dynamique homme-femme ou frère-sœur au Maghreb. Il en est de même pour Lamia qui ne suit aucune des lois de la société traditionnelle algérienne, en tant que femme toujours célibataire à 35 ans et qui décide en plus de devenir mère adoptive.

Cependant, si le roman *Partir* ne laisse aucun espoir aux *harraga*, ni même à ceux qui arrivent en Espagne, en soulignant plutôt les mauvais traitements qui attendent les immigrés dans le pays de (non)-accueil, Sansal nuance dans son roman le concept de *harraga*. Avec le personnage de Lamia qui reste en Algérie on voit la naissance d'une

identité *harraga* qui dépasse les stéréotypes de « pauvre », « musulman » et « clandestin ». Lamia n'est pas clandestine, et si son frère Sofiane l'est devenu quelque part en Europe, le récit de sa sœur lui prête une histoire, une nationalité et une identité bien définies. De ce point de vue, le roman de Sansal s'inscrit dans la littérature qui « redonne aux immigrants tout ce qu'ils ont laissé derrière eux, et elle devient donc un lieu où les 'conquistadores anonymes' renaissent en tant qu'individus et êtres humains » (Beate Burtscher-Bechter, « Rive interdite » 54).

Tout en restant sur place, Lamia « peut être considérée comme le point où peut se développer quelque chose de nouveau et en même temps, c'est elle qui va vers l'avenir » (Tauchnitz 257). La tâche de changer le sort de leur pays semble revenir aux femmes, dans les deux romans, puisque dans *Partir*, Kenza songe elle aussi au retour, peut-être pour accomplir la prophétie de son faux époux, Miguel : « tu es le Maroc de demain, ce sont les femmes qui feront bouger ce pays, elles sont formidables » (142).

Le choix du sujet des romans signale une volonté de la part des deux auteurs maghrébins de ne pas se laisser (contrairement à leurs personnages) réduire au silence dans cette discussion sur la mondialisation. Comme le souligne Najib Redouane, « les écrivains dévoilent la gravité de la situation et l'urgence d'agir » et confirment aussi « leur volonté de caractériser leur écriture par une mutation radicale, affectant aussi bien sa modalité que sa nature, et se singularisent par la spécificité du choix de leur préoccupation romanesque dans un univers thématique particulièrement riche » (« Clandestins » 28-29).

SIMONA EMILIA PRUTEANU est professeur adjoint au Département de Langues et Littératures de l'Université Wilfrid Laurier. Son premier livre, intitulé *L'écriture migrante en France et au Québec: une analyse comparative* a été publié en 2013 par Lincom Academic Publishers (ISBN 9783862884117). Ses intérêts de recherche portent également sur le concept d'américanité au Québec et en Amérique Latine. Elle a participé à une vingtaine de conférences au Canada et à l'étranger et est auteur de 10 articles publiés et plusieurs autres en voie de parution.

Notes

¹ On signale entre autres l'existence d'un site web dédié exclusivement aux actualités concernant les harraga: <http://www.harraga.net/>.

² Le film éponyme de Merzak Allouache *Harragas* (2009), l'album photographique de Souad Guennoun *Les Incendiaires de Tanger* (1997) ou les roman *Il était parti dans la nuit* de Youssef Amghar (2004) et *Dondé estàs Ahmed?* (2000) par Manuel Valls pour ne citer que ceux-ci.

³ Au XXe siècle le terme a donné naissance à un nom masculin invariable, « harraga », que nous emploierons dans cet article, bien que depuis 1990 on ait constaté la présence d'un nom pluriel « harragas » accepté dans les écrits de spécialité.

⁴ En novembre 1988 on découvre pour la première fois sur les plages de la ville andalouse de Tarifa les cadavres de neuf citoyens marocains et douze citoyens africains, signalés depuis comme les premières victimes de ce passage désespéré du Détroit de Gibraltar. Selon des statistiques fournies par l'organisation non-gouvernementale *Human Rights Watch* plus de 13 500 personnes auraient trouvé la mort dans de telles tentatives de traversée depuis 1998.

<http://niarunblogfr.unblog.fr/echos-des-vagues/un-ancien-harrag-se-confie/harraga-echos/>

⁵ Un acte de langage performatif accomplit quelque chose en même temps qu'il est énoncé, il transforme les représentations des choses.

⁶ Italiques dans le texte original.

⁷ Italiques dans le texte original.

⁸ Italiques dans le texte original.

⁹ Al-Andalous est le terme qui désigne l'ensemble des terres de la Péninsule Ibérique sous domination musulmane au Moyen-Âge (711-1492).

¹⁰ Notre traduction : « Tahar Ben Jelloun reconstruit l'itinéraire de la mobilité marocaine en Europe, en incluant linguistiquement et thématiquement l'Espagne dans le discours de l'immigration française. 'Le problème' de l'Espagne n'est plus simplement le sien propre : maintenant c'est le problème de l'Europe entière. Comme conséquence de son adhésion à l'UE, l'Espagne est devenue partie de la route d'immigration aussi. Il est constamment rappelé que ses frontières ne sont plus simplement espagnoles mais européennes, et de ce fait elles constituent une porte d'entrée ».

¹¹ Magnat de la presse anglaise.

¹² « Tous les problèmes mondiaux actuels sont causés par ce petit pays de merde d'Israël » BBC. (notre traduction).

¹³ « Une Espagne transformée trouve sa place sur la carte culturelle : L'Europe. Dans une seule génération le pays est passé de la misère au luxe. Les Jeux Olympiques d'été et l'Expo '92 apportent des changements radicaux » (notre traduction). http://articles.latimes.com/1992-06-21/news/mn-1408_1_europe-today

¹⁴ Nous citons cette étude collective : « Comparés avec d'autres communautés, notre résultat indique que les Tunisiens sont très liés aux Nord-Africains et aux Européens de l'Ouest, en particulier aux Ibériques, et que les Tunisiens, les Algériens et les Marocains sont proches des Berbères, suggérant une petite contribution génétique des Arabes qui ont peuplé la région au VIIe ou VIIIe siècle. » (A. Hajjej, H. Kâabi, M. H. Sellami, A. Dridi, A. Jeridi, W. El Borgi, G. Cherif, A. Elgaâied, W. Y. Almawi, K. Boukef et S. Hmida, « The contribution of HLA class I and II alleles and haplotypes to the investigation of the evolutionary history of Tunisians », *Tissue Antigens*, vol. 68, n° 2, août 2006, pp. 153–162).

¹⁵ Embarcation de fortune.

¹⁶ Notre traduction : « une opération intéressante de réexamination de l'histoire. Tahar Ben Jelloun rappelle au lecteur que dans le passé, le Maroc était celui qui percevait l'Espagne comme arriéré, tandis que l'Espagne n'a pas toujours été si facilement acceptée par l'Europe de l'Ouest en général ».

¹⁷ Selon Pierre Maillot « L'établissement du point de vue est lié au développement de la documentation, de même que, en se précisant, le point de vue oriente l'enquête documentaire » (s. p.) « L'écriture cinématographique de la sociologie filmique. Comment penser en sociologue avec une caméra? », *La nouvelle revue du travail* [Online], 1 | 2012, Online since 10 December 2012, connection on 11 December 2014. URL : <http://nrt.revues.org/363>

¹⁸ *Rencontre avec Tahar Ben Jelloun, à l'occasion de la parution de Partir (2006)*. En ligne. Consulté le 10 décembre 2014.

<http://www.gallimard.fr/catalog/Entretiens/01057583.htm>

¹⁹ Cette réflexion de Ben Jelloun semble être reprise en écho par le personnage de Kenza, qui blâme la société marocaine pour le malheur des couples sincères: « C'était aussi ainsi qu'elle s'était rendu compte qu'elle ne trouverait pas cet amour au Maroc, non que les hommes marocains en soient incapables, mais parce que l'opinion générale et la vie quotidienne finissent par tuer tout amour véritable » (*Partir* 250).

²⁰ Notre traduction: « Les immigrants réimaginent la sexualité et le mariage qui ne sont plus des concepts fondateurs ou romantiques, mais des marchandises pragmatiques et transmutables. Ils mettent en doute et déstabilisent l'unité des identités nationales européennes en pénétrant, au sens littéral et figure du mot, les espaces qui sont cachés, défendus, ou pas encore reconnus de manière ouverte ».

²¹ De nombreux passages dans le roman décrivent les désastres quotidiens: « la pauvreté des jours, la bêtise ambiante » (204), les bus qui tombent en panne « six fois par

semaine » (89) ou l'aéroport d'Alger « qui n'a pas son pareil » car « tout ce que l'aviation marchande a accumulé de dangereux bricolages au sol depuis Icare y trouve sa place » (221).

²² Notre traduction : « Cet espace devient un paysage diasporique dans le contexte migrateur de la politique identitaire nord-africaine postcoloniale. C'est un espace culturellement fertile dans lequel les legs historiques et les contours idéologiques du colonisateur et colonisé sillonnent des sentiers et se croisent par le biais de l'exploration que fait Ben Jelloun de la sexualité masculine, de l'identité et de l'impuissance sociale aussi bien que sexuelle. Le décor du Tanger sert comme une arène où les trajectoires indigènes du désir reçoivent le regard du mâle Occidental (homosexuel), la figure paternelle de l'ancien-colonisateur/le père de substitution.

Ouvrages Cités

Corpus fictionnel :

BEN JELLOUN, Tahar. *Partir*. Paris : Éditions Gallimard, 2006. Imprimé.

SANSAL, Boualem. *Harraga*. Paris : Éditions Gallimard, 2005. Imprimé.

Articles et ouvrages critiques :

AUSTIN, John L. *How To Do Things With Words*. University of Michigan : Clarendon Press, 1962. Imprimé.

BBC News. « 'Anti-Semitic' French envoy under fire ». Thursday, December 20th, 2001.
<http://news.bbc.co.uk/2/hi/1721172.stm>. Consulté le 9 décembre 2014.
Online.

BURTSCHER-BECHTER, Beate. « Rive interdite, rêve inassouvi, renaissance littéraire : Frontières infranchissables et mondes clos dans *Cannibales* de Mahi Binebine ». *Clandestins dans le texte maghrébin de langue française*. Najib Redouane (dir.). Paris: L'Harmattan, 2008. 45-56. Imprimé.

CATUSSE, Myriam. « Maroc: un fragile État social dans la reforme néolibérale ». *L'État face aux débordements du social au Maghreb. Formation, travail et protection*

social. (sous la direction de Catusse Myriam, Blandine Destremau et Eric Verdier). Paris: Éditions Karthala, 2010. 187-229. Imprimé.

BEN JELLOUN, Tahar. « Fragile virginité. » *Le Monde*, 18 mai 1987. 2. Imprimé.

CHIBANI, Ali. « La vieille maison ». Posté par *La Plume Francophone* le 31 octobre 2008. Consulté le 23 novembre 2014. En ligne.

<http://laplume francophonee.wordpress.com/2008/10/31/boualem-sansal-harraga/>

DOTSON-RENTA, Lara N. *Immigration, Popular Culture, and the Re-routing of European Muslim Identity*. New York: Palgrave MacMillan 2012. Imprimé.

HAJJEJ, A., H. KÂABI, M. H. SELLAMI, A. DRIDI, A. JERIDI, W. EL BORG, G. CHERIF, A. ELGAÂÏED, W. Y. ALMAWI, K. BOUFEK et S. HMIDA. « The contribution of HLA class I and II alleles and haplotypes to the investigation of the evolutionary history of Tunisians ». *Tissue Antigens*, vol. 68. 2 (2006): 153–162. En ligne.

« Harraga, la jeunesse désenchantée d'Algérie ». *Le Monde.fr*. 07.04.2009 à 16h19 • Mis à jour le 09.04.2009 à 08h52 | Par Texte : Marie Nelle. En ligne.
http://www.lemonde.fr/afrique/article/2009/04/07/harraga-la-jeunesse-desenchantee-d-algerie_1177663_3212.html

MAILLOT, Pierre. « L'écriture cinématographique de la sociologie filmique. Comment penser en sociologue avec une caméra? », *La nouvelle revue du travail* [Online], 1 | 2012, Online since 10 December 2012, connection on 11 December 2014. URL : <http://nrt.revues.org/363>. En ligne.

MAZAURIC, Catherine. *Mobilités d'Afrique en Europe. Récits et figures de l'aventure*. Paris: Éditions Karthala, 2012. Imprimé.

PRADT, Dominique Georges Frédéric. *Mémoires historiques sur la révolution d'Espagne*. Paris: Perroneau Imprimeur-Libraire, 1816. Imprimé.

REDOUANE, Najib. « Clandestins: «Voyages au bout du désespoir et de la mort ». *Clandestins dans le texte maghrébin de langue française*. Najib Redouane (dir.). Paris: L'Harmattan, 2008. 11-31. Imprimé.

STEICIUC, Elena Brândusa. « Des clandestins marchant ‘comme des morts’: *Harraga* de Boualem Sansal ». *Clandestins dans le texte maghrébin de langue française*. Najib Redouane (dir.). Paris: L’Harmattan, 2008. 183-190. Imprimé.

TAUCHNITZ, Julianne. « La Politique de la relation. *Harraga* de Boualem Sansal ». *Repenser Le Maghreb et l’Europe. Hybridations – Métissages – Diasporisations*. De Toro Alfonso, Khalid Zekri, Réda Bensmaïa et Hafid Gafāiti (éds.). Paris: L’Harmattan, 2010. 249-262. Imprimé.

TROIN, Jean-François. « L’identité arabe: de l’espace de la nostalgie aux territoires en mouvement // Arab identity: from the Land of nostalgia to the territories in motion ». *Annales de Géographie*, t. 113, n° 638-639 (2004): 531-550. En ligne.